

DÉBRAYAGE

suivi de

BEYROUTH
HOTEL

Rémi De Vos

ACTES SUD ~ PAPIERS

PRÉSENTATION

Débrayage est une comédie à sketches, comme on pourrait le dire du cinéma à sketches des comédies italiennes. Trente-trois personnages lâchés dans la ville sont confrontés à des situations qui les font basculer dans la crise. Rien ne semble les réunir si ce n'est la peur de l'abandon, liée le plus souvent à la perte du travail envisagé comme la seule valeur d'existence possible.

"ACTES SUD-PAPIERS"

collection dirigée par Claire David

RÉMI DE VOS

Né à Dunkerque en 1963, Rémi De Vos a une quinzaine de pièces de théâtre à son actif, la plupart éditées chez Actes Sud-Papiers.

DU MÊME AUTEUR
chez Actes Sud-Papiers

Pleine lune suivi de *Jusqu'à ce que la mort nous sépare*, 2004.

Laisse-moi te dire une chose, 2005.

Alpenstock suivi de *Occident*, 2006.

Ma petite jeune fille, 2007.

© ACTES SUD, 2008
ISSN 0298-0592
ISBN 978-2-330-00705-8

DÉBRAYAGE
suivi de
BEYROUTH HOTEL

Rémi De Vos

Chaque virgule compte. Une respiration. Un arrêt. Le type, il a passé des heures chez l'imprimeur à les vérifier. Votre boulot, c'est de savoir pourquoi. C'est un boulot d'archéologue.

ÉRIC VIGNER (en répétition)

DÉBRAYAGE

Un parc.

Un homme (A). Une femme (B).

A. Alors... tu as trouvé du travail ?

B. Non. Et toi ?

A. Non.

B. Tu as bien cherché ?

A. Oui, je crois.

B. Pas trouvé ?

A. Non.

B. Tu as bien été partout ?

A. Oui, je crois. Et toi ?

B. Oui.

A. Pas trouvé, alors ?

B. Non.

A. Pas encore.

(Un temps.)

Il n'est pas question de reprise ?

B. J'en ai entendu parler.

A. Mais pas vu ?

B. Non. Et toi ?

A. Pas vu.

Tu veux que nous cherchions ensemble ?

B. Non.

A. A deux, c'est peut-être plus facile.

B. Je préfère te voir comme ça.

A. Comme tu veux.

B. Je ne sais pas...

A. C'est comme tu veux.

B. Quand je cherche, je ne pense à rien d'autre.

A. Je comprends.

B. Je ne te verrais pas.

A. N'en parlons plus.

(Un temps.)

Ton mari a trouvé du travail ?

B. Non.

A. Il cherche ?

B. Il n'arrête pas.

A. Il ne trouve pas ?

B. Non.

A. Pareil pour ma femme. Elle n'arrête pas.

B. Elle ne trouve pas ?

A. Non.

(Un temps.)

Tu continues... après ?

B. Oui. J'ai pris une heure. Et toi, tu continues ?

A. Non.

B. Qu'est-ce que tu vas faire ?

A. J'irai voir les autres travailler sur le chantier.

B. Tu n'es pas raisonnable.

A. J'aime les voir travailler. J'y resterais des heures.

B. Pendant ce temps-là, tu ne cherches pas.

A. Non.

B. Comment veux-tu trouver dans ces conditions ?

A. C'est plus fort que moi.

B. Tu fais comme tu veux après tout.

Un temps.

A. Tu as dit une heure ?

B. Un peu moins maintenant. Je dois encore chercher.

A. On pourrait se voir autrement ?

B. Je n'ai pas beaucoup de temps.

A. Ce n'est pas le temps qui nous manque.

B. Si tu continues, je m'en vais.

A. Une heure ?

B. Un peu moins.

Un temps.

A. Tu es à cheval sur les horaires.

B. Pour être à l'heure, je serais capable de commettre un meurtre.

A. C'est une qualité dans le monde du travail.

B. Oui. Continue.

A. Que suis-je pour toi ?

B. Tu veux arrêter ?

A. Non.

B. Allez...

Un temps.

A. Il n'y a jamais de temps mort avec toi. Les rendez-vous te prennent tout ton temps. Tu n'as pas une minute à toi. A toi.

B. Ne me bouscule pas.

A. A toi.

B. Tu es un travailleur de force.

A. Oui.

B. Tu es un vrai stakhanoviste. Un forcené du travail.

A. Continue.

B. J'aime ta masse laborieuse.

A. Oui. Continue.

B. J'aime quand tu me besognes comme une bête de somme. Tu es un vrai mulet. J'aime quand tu infliges à nos ébats une cadence infernale.

A. Pas si vite.

B. Tu es tellement laborieux. Il n'y a jamais de pause avec toi. A toi.

A. Tu travailles dur, toi aussi. Tu n'es pas feignante sous l'homme. Tu ne ménages pas ta peine. Tu fonctionnes à plein rendement. Je me dis à chaque fois que c'est du bel ouvrage. A toi.

B. C'est ton côté artisanal qui m'a plu. Tu es attaché au travail bien fait. Tu ne quittes jamais l'établi avant d'être satisfait...

A. L'établi, c'est bien. Bien trouvé.

B. Ne me coupe pas.

Tu aimes recueillir les fruits de ton labeur. Comme un ouvrier consciencieux que la tâche ne rebute pas. A toi.

A. J'ai d'abord été confondu par ta compétence professionnelle. Tu témoignes de cette superbe agressivité tant recherchée dans le secteur technico-commercial. A toi.

B. Tu es plus performant qu'une machine-outil. C'est ton martèlement, je suis comme une enclume. Tu es le hachoir du boucher qui s'abat sur l'égal, le marteau-piqueur terrassant le bitume.

A. Vas-y, parle-moi de la machine.

B. Parle-moi d'abord de marketing-vente.

A. La machine d'abord.

B. Tu es la machine qui écrase l'acier et le fait se soumettre, la machine qui broie, qui déchire le métal, qui le fait se tordre et fondre dans les hurlements, la machine gavée, repue de travail, mais qui de sa gueule béante en redemande encore, la machine qui est le travail, qui n'existe que pour le travail, qui ne s'arrête jamais tant sa faim de travail est insatiable et tant son désir est violent de voir renaître tous les jours le travail encore à accomplir, comme une promesse chaque jour renouvelée.

————— 2 —————

Un appartement.

Une jeune femme (B).

Entre son mari (A).

A. On ne part pas.

B. Ça va, aide-moi plutôt à faire les valises.

A. Je suis sérieux, Thérèse, on ne part pas. Bertier veut que je lui rende le dossier dans trois jours. Je n'ai pas pu dire non.

B. Jérôme, tu plaisantes ?

A. Je ne plaisante pas du tout.

B. Mais enfin les bagages sont prêts.

A. Je n'ai pas pu faire autrement.

B. Comment ça, tu n'as pas pu faire autrement ? Qu'est-ce que tu racontes ?

A. Ça va mal en ce moment. La boîte a des problèmes. Nous sommes un certain nombre sur la sellette. Si ça continue comme ça on va tous y passer.

B. Tu ne m'as jamais parlé de ça.

A. Ça va très mal. Si je ne lui rends pas le dossier, il est fichu de me créer des problèmes.

B. Des problèmes ?

A. Oui, Thérèse, des problèmes.

B. Jérôme, excuse-moi, mais je ne comprends rien à ce que tu dis.

A. Si je pars maintenant, mon nom apparaît en premier sur la liste.

B. Quelle liste ?

A. Il a une liste. C'est ce qu'on dit. Tout le monde serre les fesses à l'agence.

B. Mais tu ne m'as jamais parlé de ça.

A. C'est parce que je ne voulais pas t'inquiéter.

B. Mais les billets ?

A. On partira plus tard. Il est hors de question que je parte maintenant. Ce serait suicidaire. Tu ne peux pas savoir l'ambiance qui règne à l'agence. C'est la chasse à l'homme.

B. Mais nos vacances, Jérôme ?... Enfin, Jérôme, ce sont nos vacances !

A. Mais tu ne comprends rien à ce que je te dis ? Je te dis que si je commets la moindre erreur en ce moment, nous partons pour des vacances illimitées ! Ce ne sera pas mes congés, mais mon congé ! Et alors là, tu peux imaginer que pour les traites et les crédits, ça deviendra rapidement coton ! Tellement coton qu'on finira par aller chanter du gospel dans le métro ! On ira peut-être dire bonjour à l'abbé Pierre tant qu'on y est. Pourquoi pas ? Au train où vont les choses. Ça te dirait de le rencontrer ?

Pas moi ! Cet homme-là, je l'aime bien comme tout le monde, mais de loin hein, de loin ! Je n'ai pas fait une école de commerce pour m'entendre dire que les derniers seront les premiers... Sans compter qu'il faudra que tu apprennes le malien pour discuter avec tes voisines de tente pendant que j'irai chercher du gibier dans le bois de Vincennes !

Un temps.

B. Mais, Jérôme, ça ne va pas du tout.

A. Non. Pas du tout.

B. Ça ne va pas du tout.

A. C'est quand même étrange que je sois obligé à chaque fois de passer par des histoires délirantes pour te faire comprendre quelque chose.

B. C'est si grave que ça ?

A. Jean-Pierre a été viré.

B. Jean-Pierre ? Mais tu ne m'as rien dit.

A. Je ne voulais pas t'inquiéter. Il a été licencié le mois dernier.

Il se sert à boire.

B. Jean-Pierre licencié ?

A. Oui, Thérèse, licencié.

B. Mais toi, tu n'es pas menacé ? Ils sont contents de toi, c'est toi-même qui me l'as dit.

A. Bertier m'a fait comprendre qu'il valait mieux que je reste.

B. Comment ça, il t'a fait comprendre ?

A. Il m'a parlé de restructuration, de période frugale, de nécessité de *reengineering*, qu'il aurait des choix à faire.

Il boit.

B. C'est incroyable.

A. Thérèse, je me suis écrasé comme une lope ! J'ai été jusqu'à lui dire que ces vacances, je n'y tenais pas tant que ça, et que

pour tout dire, ça me soulageait de ne pas partir... Qu'est-ce que tu fais ?

B. J'appelle Jean-Pierre.

A. Il ne répondra pas. Trois semaines qu'il s'est enfermé. Il ne veut voir personne. Ça lui a vraiment flanqué un coup.

B. Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

A. Je ne voulais pas t'inquiéter.

B. Jean-Pierre licencié !

A. Ce n'était pourtant pas le dernier à lui cirer les pompes. Il s'était découvert une vocation sur ce coup-là, tous les jours il en rajoutait, premier arrivé dernier parti. Il emportait les dossiers chez lui. Il a même essayé de me piquer mon dossier.

B. Jean-Pierre ?

A. Comme je te le dis.

B. Mais vous êtes amis, toi et Jean-Pierre.

A. Il n'y a plus d'amis quand on joue sa peau.

B. J'ai du mal à croire que Jean-Pierre ait pu faire une chose pareille.

A. Et ce n'est pas tout. Il rentrait tellement tard que Sylvie a commencé à en avoir marre, ils se sont engueulés et je crois qu'elle est partie.

B. Tu es sûr ?

A. Je crois.

Il se ressert à boire.

B. Ce n'est pas possible... Et les enfants ?

A. Avec elle.

B. Merde. C'est dingue. On devrait peut-être passer le voir.

A. Ce n'est pas une bonne idée. (*Il boit.*) J'ai essayé... Je suis passé le voir la semaine dernière.

B. Et alors ?

A. Il s'est mis à boire. Il m'a traité de tous les noms. Je crois qu'il est en train de devenir cinglé.

B. Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

A. J'ai peur, Thérèse ! Voilà, tu es contente ? J'ai une trouille bleue !

B. Jean-Pierre ne touchait pas une goutte d'alcool.

A. Ces derniers temps, il picolait sec.

Il boit.

B. Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ?

A. Si tu savais ce que j'endure, tu manifesterais un peu plus de compréhension. C'est l'enfer, Thérèse, c'est vraiment l'enfer. Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

B. Et toi, tu fais comme lui ?

A. Qu'est-ce que tu veux dire ?

B. Tu lui cires les pompes ?

A. Thérèse, comment tu me parles ?

B. Mais enfin, Jérôme, tu es cadre !

A. Et alors ?

B. Tu ne risques rien, puisque tu es cadre.

A. Et Jean-Pierre, il était quoi, standardiste ?

Il se ressert à boire et boit.

B. Jérôme ?

A. Thérèse ?

B. Qu'est-ce qu'on va devenir ?

A. J'en sais rien. Ça dépend de Bertier.

B. Au début, tu le trouvais gentil.

A. Gentil tendance Himmler !

B. Tu me fais peur, Jérôme.

A. Mais, ma pauvre Thérèse, je suis bien obligé de m'adapter à la situation. Bertier le répète tout le temps : "En période de crise, survivront ceux qui savent s'adapter à la situation !" Ce n'est d'ailleurs plus de l'adaptation en ce qui me concerne, c'est de la révolution moléculaire. J'en suis arrivé à la mutation génétique. Je mute ! Je me transforme ! La langue ! Thérèse, la langue ! Quand je pense qu'à la fac j'étais d'extrême gauche, il y a de quoi rire, je te jure. Je suis passé maître dans l'art de lui lécher les parties génitales et figure-toi qu'il apprécie, ça ne lui déplaît pas du tout, bien au contraire, il en redemande : mon petit Jérôme, vous pouvez m'apporter un petit café, vous pouvez faire ceci, vous pouvez faire cela et allez donc ! Avec son sourire mielleux. Il veut ma peau, je le sens, c'est personnel.

B. Mais Jérôme, tu ne vas pas te laisser faire !

A. Si tu as une idée, ne te gêne pas pour la dire.

B. Il y a des lois pour te défendre.

A. Ma pauvre Thérèse, on voit bien que ça fait longtemps que tu ne travailles plus. C'est fini, le Front populaire, mets-toi ça dans la tête une fois pour toutes ! A deux ans de la retraite, il est intouchable ! Il a gravi tous les échelons en léchant tous les postérieurs qui se présentaient en travers de sa route, et maintenant il se venge ! C'est naturel, tu me diras, j'aurais tendance à comprendre. L'ennui, c'est qu'il m'a dans le collimateur. Au moindre faux pas, clac ! Il me sabre ! Tu ne peux pas savoir ce que j'endure, c'est l'enfer. J'aurais dû partir dans le Gers avec Gérard. L'aider à monter sa boîte, voilà ce que j'aurais dû faire.

B. Il a fait faillite. Sa boîte n'a pas résisté.

A. C'est vrai... Je ne me le rappelais plus.

B. Il s'est lancé dans l'apiculture.

Un temps.